UNIVERSITE SIDI MOHAMED BEN ABDELLAH
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Dhar El Mahraz – Fès
Département de langue et littérature françaises
Filière d'Etudes Françaises

Module : Introduction à l'interculturel (S.2)

Documents à étudier

Professeurs : Hicham BELHAJ et Khadija HASSALA

2019-2020

Texte 1 : Claude Levi-Strauss, *Race et Histoire,* **Unesco, 1952, pp. 19 sq.**

L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés jans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. "Habitudes de sauvages cela n'est pas de chez nous ", " on ne devrait pas permettre cela ", etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion, en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de barbare ; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de sauvage dans le même sens. Or derrière ces épithètes se dissimule un même jugement : il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain ; et sauvage, qui veut dire " de la forêt ", évoque aussi un genre de vie animale, par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit. [...] Ainsi se réalisent de curieuses situations où deux interlocuteurs se donnent cruellement la réplique. Dans les Grandes Antilles, quelques années après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes possédaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des blancs prisonniers afin de vérifier par une surveillance prolongée si leur cadavre était ou non, sujet à la putréfaction.

Cette anecdote à la fois baroque et tragique illustre bien le paradoxe du relativisme culturel (que nous retrouverons ailleurs sous d'autres formes) : c'est dans la mesure même où l'on prétend établir une discrimination entre les cultures et les coutumes que l'on s'identifie le plus complètement avec celles qu'on essaye de nier. En refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus "sauvages" ou " barbares " de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Editions Grasset & Fasquelle, 1998.

pour Andrée
pour Ruchdi
pour Tarek
pour Ziad

Depuis que j'ai quitté le Liban en 1976 pour m'installer en France, que de fois m'a-t-on demandé, avec les meilleures intentions du monde, si je me sentais « plutôt français » ou « plutôt libanais ». Je réponds invariablement : « L'un et l'autre ! » Non par quelque souci d'équilibre ou d'équité, mais parce qu'en répondant différemment, je mentirais. Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c'est que je suis ainsi à la lisière de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est précisément cela qui définit mon identité. Serais-je plus authentique si je m'amputais d'une partie de moi-même ?

A ceux qui me posent la question, j'explique donc, patiemment, que je suis né au Liban, que j'y ai vécu jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, que l'arabe est ma langue maternelle, que c'est d'abord en traduction arabe que j'ai découvert Dumas et Dickens et *Les Voyages de Gulliver,* et que c'est dans mon village de la montagne, le village de mes ancêtres, que j'ai connu

mes premières joies d'enfant et entendu certaines histoires dont j'allais m'inspirer plus tard dans mes romans. Comment pourrais-je l'oublier? Comment pourrais-je jamais m'en détacher? Mais, d'un autre côté, je vis depuis vingt-deux ans sur la terre de France, je bois son eau et son vin, mes mains caressent chaque jour ses vieilles pierres, j'écris mes livres dans sa langue, jamais plus elle ne sera pour moi une terre étrangère.

Moitié français, donc, et moitié libanais? Pas du tout! L'identité ne se compartimente pas, elle ne se répartit ni par moitiés, ni par tiers, ni par plages cloisonnées. Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule, faite de tous les éléments qui l'ont façonnée, selon un « dosage » particulier qui n'est jamais le même d'une personne à l'autre.

Parfois, lorsque j'ai fini d'expliquer, avec mille détails, pour quelles raisons précises je revendique pleinement l'ensemble de mes appartenances, quelqu'un s'approche de moi pour murmurer, la main sur mon épaule : « Vous avez eu raison de parler ainsi, mais au fin fond de vous-même, qu'est-ce que vous vous sentez ? »

Cette interrogation insistante m'a longtemps fait sourire. Aujourd'hui, je n'en souris plus. C'est qu'elle me semble révélatrice d'une vision des hommes fort répandue et, à mes yeux, dangereuse. Lorsqu'on me demande ce que je suis « au fin fond de moi-même », cela suppose qu'il y a, « au fin fond » de chacun, une

seule appartenance qui compte, sa « vérité profonde » en quelque sorte, son « essence », déterminée une fois pour toutes à la naissance et qui ne changera plus; comme si le reste, tout le reste — sa trajectoire d'homme libre, ses convictions acquises, ses préférences, sa sensibilité propre, ses affinités, sa vie, en somme —, ne comptait pour rien. Et lorsqu'on incite nos contemporains à « affirmer leur identité » comme on le fait si souvent aujourd'hui, ce qu'on leur dit par là c'est qu'ils doivent retrouver au fond d'eux-mêmes cette prétendue appartenance fondamentale, qui est souvent religieuse ou nationale ou raciale ou ethnique, et la brandir fièrement à la face des autres.

Quiconque revendique une identité plus complexe se retrouve marginalisé. Un jeune homme né en France de parents algériens porte en lui deux appartenances évidentes, et devrait être en mesure de les assumer l'une et l'autre. J'ai dit deux, pour la clarté du propos, mais les composantes de sa personnalité sont bien plus nombreuses. Qu'il s'agisse de la langue, des croyances, du mode de vie, des relations familiales, des goûts artistiques ou culinaires, les influences françaises, européennes, occidentales se mêlent en lui à des influences arabes, berbères, africaines, musulmanes... Une expérience enrichissante et féconde si ce jeune homme se sent libre de la vivre pleinement, s'il se sent encouragé à assumer toute sa diversité; à l'inverse, son parcours peut s'avérer traumatisant si chaque fois qu'il s'affirme français, certains le regardent comme un traître, voire comme un renégat, et si chaque fois qu'il met en avant ses attaches avec l'Algérie, son histoire, sa culture, sa religion, il est en butte à l'incompréhension, à la méfiance ou à l'hostilité.

La situation est plus délicate encore de l'autre côté du Rhin. Je songe au cas d'un Turc né il y a trente ans près de Francfort, et qui a toujours vécu en Allemagne dont il parle et écrit la langue mieux que celle de ses pères. Aux yeux de sa société d'adoption, il n'est pas allemand ; aux yeux de sa société d'origine, il n'est plus vraiment turc. Le bon sens voudrait qu'il puisse revendiquer pleinement cette double appartenance. Mais rien dans les lois ni dans les mentalités ne lui permet aujourd'hui d'assumer harmonieusement son identité composée.

J'ai pris les premiers exemples qui me soient venus à l'esprit. J'aurais pu en citer tant d'autres. Celui d'une personne née à Belgrade d'une mère serbe mais d'un père croate. Celui d'une femme hutu mariée à un Tutsi, ou l'inverse. Celui d'un Américain de père noir et de mère juive...

Ce sont là des cas bien particuliers, penseront certains. A vrai dire, je ne le crois pas. Les quelques personnes que j'ai évoquées ne sont pas les seules à posséder une identité complexe. En tout homme se rencontrent des appartenances multiples qui s'opposent parfois entre elles et le contraignent à des choix déchirants. Pour certains, la chose est évidente au

premier coup d'œil ; pour d'autres, il faut faire l'effort d'y regarder de plus près.

Qui, dans l'Europe d'aujourd'hui, ne perçoit pas un tiraillement, qui va nécessairement augmenter, entre son appartenance à une nation plusieurs fois séculaire - la France, l'Espagne, le Danemark, l'Angleterre... — et son appartenance à l'ensemble continental qui se construit ? Et que d'Européens ressentent aussi, du Pays basque jusqu'à l'Ecosse, une appartenance puissante, profonde, à une région, à son peuple, à son histoire et à sa langue ? Qui, aux Etats-Unis, peut encore envisager sa place dans la société sans référence à ses attaches antérieures - africaines, hispaniques, irlandaises, juives, italiennes, polonaises ou autres ?

Cela dit, je veux bien admettre que les premiers exemples que j'ai choisis ont quelque chose de particulier. Tous concernent des êtres portant en eux des appartenances qui, aujourd'hui, s'affrontent violemment; des êtres frontaliers, en quelque sorte, traversés par des lignes de fracture ethniques, religieuses ou autres. En raison même de cette situation, que je n'ose appeler « privilégiée », ils ont un rôle à jouer pour tisser des liens, dissiper des malentendus, raisonner les uns, tempérer les autres, aplanir, raccommoder... Ils ont pour vocation d'être des traits d'union, des passerelles, des médiateurs entre les diverses communautés, les diverses cultures. Et c'est justement pour cela que leur dilemme est lourd de

signification : si ces personnes elles-mêmes ne peuvent assumer leurs appartenances multiples, si elles sont constamment mises en demeure de choisir leur camp, sommées de réintégrer les rangs de leur tribu, alors nous sommes en droit de nous inquiéter sur le fonctionnement du monde.

« Mises en demeure de choisir », « sommées », disais-je. Sommées par qui? Pas seulement par les fanatiques et les xénophobes de tous bords, mais par vous et moi, par chacun d'entre nous. A cause, justement, de ces habitudes de pensée et d'expression si ancrées en nous tous, à cause de cette conception étroite, exclusive, bigote, simpliste qui réduit l'identité entière à une seule appartenance, proclamée avec rage.

C'est ainsi que l'on « fabrique » des massacreurs, ai-je envie de crier! Une affirmation un peu brusque, je l'admets, mais que je me propose d'expliciter dans les pages qui suivent.

I

Mon identité, mes appartenances

1

Une vie d'écriture m'a appris à me méfier des mots. Ceux qui paraissent les plus limpides sont souvent les plus traîtres. L'un de ces faux amis est justement « identité ». Nous croyons tous savoir ce que ce mot veut dire, et nous continuons à lui faire confiance même quand, insidieusement, il se met à dire le contraire.

Loin de moi l'idée de redéfinir encore et encore la notion d'identité. C'est la question primordiale de la philosophie depuis le « Connais-toi toi-même ! » de Socrate, et jusqu'à Freud, en passant par tant d'autres maîtres ; pour s'y attaquer à nouveau de nos jours, il faudrait bien plus de compétence que je n'en ai, et bien plus de témérité. La tâche que je m'assigne est infiniment plus modeste : essayer de comprendre pourquoi tant de personnes commettent aujourd'hui des crimes au nom de leur identité religieuse, ethnique, nationale, ou autre. En a-t-il été ainsi depuis

l'aube des temps, ou bien y a-t-il des réalités spécifiques à notre époque? Mes propos paraîtront quelquefois par trop élémentaires. C'est que je voudrais conduire ma réflexion le plus sereinement, le plus patiemment, le plus loyalement possible, sans recourir à aucune espèce de jargon ni à aucun raccourci trompeur.

Sur ce qu'il est convenu d'appeler « une pièce d'identité », on trouve nom, prénom, date et lieu de naissance, photo, énumération de certains traits physiques, signature, parfois aussi l'empreinte digitale — toute une panoplie d'indices pour démontrer, sans confusion possible, que le porteur de ce document est Untel, et qu'il n'existe pas, parmi les milliards d'autres humains, une seule personne avec laquelle on puisse le confondre, fût-ce son sosie ou son frère jumeau.

Mon identité, c'est ce qui fait que je ne suis identique à aucune autre personne.

Défini ainsi, le mot identité est une notion relativement précise et qui ne devrait pas prêter à confusion. A-t-on vraiment besoin de longues démonstrations pour établir qu'il n'existe pas et ne peut exister deux êtres identiques? Même si, demain, on parvenait, comme on le redoute, à « cloner » des humains, ces clones eux-mêmes ne seraient identiques, à l'extrême rigueur, qu'à l'instant de leur « naissance » ; dès leurs premiers pas dans la vie, ils deviendraient différents.

L'identité de chaque personne est constituée d'une foule d'éléments qui ne se limitent évidemment pas à ceux qui figurent sur les registres officiels. Il y a, bien sûr, pour la grande majorité des gens, l'appartenance à une tradition religieuse; à une nationalité, parfois deux; à un groupe ethnique ou linguistique; à une famille plus ou moins élargie ; à une profession ; à une institution ; à un certain milieu social... Mais la liste est bien plus longue encore, virtuellement illimitée : on peut ressentir une appartenance plus ou moins forte à une province, à un village, à un quartier, à un clan, à une équipe sportive ou professionnelle, à une bande d'amis, à un syndicat, à une entreprise, à un parti, à une association, à une paroisse, à une communauté de personnes ayant les mêmes passions, les mêmes préférences sexuelles, les mêmes handicaps physiques, ou qui sont confrontées aux mêmes nuisances.

Toutes ces appartenances n'ont évidemment pas la même importance, en tout cas pas au même moment. Mais aucune n'est totalement insignifiante. Ce sont les éléments constitutifs de la personnalité, on pourrait presque dire « les gènes de l'âme », à condition de préciser que la plupart ne sont pas innés.

Si chacun de ces éléments peut se rencontrer chez un grand nombre d'individus, jamais on ne retrouve la même combinaison chez deux personnes différentes, et c'est justement cela qui fait la richesse de

chacun, sa valeur propre, c'est ce qui fait que tout être est singulier et potentiellement irremplaçable.

Il arrive qu'un accident, heureux ou malheureux, ou même une rencontre fortuite, pèse plus lourd dans notre sentiment d'identité que l'appartenance à un héritage millénaire. Imaginons le cas d'un Serbe et d'une Musulmane qui se seraient connus, il y a vingt ans, dans un café de Sarajevo, qui se seraient aimés, puis mariés. Plus jamais ils ne pourront avoir de leur identité la même perception qu'un couple entièrement serbe ou entièrement musulman ; leur vision de la foi, comme de la patrie, ne sera plus la même. Chacun d'eux portera toujours en lui les appartenances que ses parents lui ont léguées à sa naissance, mais il ne les percevra plus de la même manière, il ne leur accordera plus la même place.

Ne quittons pas encore Sarajevo. Restons-y, en pensée, pour une enquête imaginaire. Observons, dans la rue, un homme d'une cinquantaine d'années.

Vers 1980, cet homme aurait proclamé : «Je suis yougoslave ! », fièrement, et sans état d'âme ; questionné d'un peu plus près, il aurait précisé qu'il habitait la République fédérée de Bosnie-Herzégovine, et qu'il venait, incidemment, d'une famille de tradition musulmane.

Le même homme, rencontré douze ans plus tard, quand la guerre battait son plein, aurait répondu

spontanément, et avec vigueur : «Je suis musulman! » Peut-être s'était-il même laissé pousser la barbe réglementaire. Il aurait aussitôt ajouté qu'il était bosniaque, et n'aurait guère apprécié qu'on lui rappelât qu'il s'affirmait naguère fièrement yougoslave.

Aujourd'hui, notre homme, interrogé dans la rue, se dirait d'abord bosniaque, puis musulman; il se rend justement à la mosquée, préciserait-il; mais il tient aussi à dire que son pays fait partie de l'Europe, et qu'il espère le voir un jour adhérer à l'Union.

Ce même personnage, si on le retrouve au même endroit dans vingt ans, comment voudra-t-il se définir? Laquelle de ses appartenances mettra-t-il en premier? Européen? Musulman? Bosniaque? Autre chose ? Balkanique, peut-être ?

Je ne me hasarderai pas à faire des pronostics. Tous ces éléments font effectivement partie de son identité. Cet homme est né dans une famille de tradition musulmane; il appartient de par sa langue aux Slaves du Sud qui furent naguère réunis dans le cadre d'un même Etat, et qui aujourd'hui ne le sont plus ; il vit sur une terre qui fut tantôt ottomane, tantôt autrichienne, et qui eut sa part dans les grands drames de l'histoire européenne. A chaque époque, l'une ou l'autre de ses appartenances s'est enflée, si j'ose dire, au point d'occulter toutes les autres et de se confondre avec son identité tout entière. On lui aura raconté, au cours de sa vie, toutes sortes de fables. Qu'il était prolétaire et rien d'autre. Qu'il était you-

goslave et rien d'autre. Et, plus récemment, qu'il était musulman et rien d'autre; on a même pu lui faire croire, pendant quelques mois difficiles, qu'il avait plus de choses en commun avec les hommes de Kaboul qu'avec ceux de Trieste !

A toutes les époques, il s'est trouvé des gens pour considérer qu'il y avait une seule appartenance majeure, tellement supérieure aux autres en toutes circonstances qu'on pouvait légitimement l'appeler « identité ». Pour les uns, la nation, pour d'autres la religion, ou la classe. Mais il suffit de promener son regard sur les différents conflits qui se déroulent à travers le monde pour se rendre compte qu'aucune appartenance ne prévaut de manière absolue. Là où les gens se sentent menacés dans leur foi, c'est l'appartenance religieuse qui semble résumer leur identité entière. Mais si c'est leur langue maternelle et leur groupe ethnique qui sont menacés, alors ils se battent farouchement contre leurs propres coreligionnaires. Les Turcs et les Kurdes sont également musulmans, mais diffèrent par la langue ; leur conflit en est-il moins sanglant? Les Hutus comme les Tutsis sont catholiques et ils parlent la même langue, cela les a-t-il empêchés de se massacrer? Tchèques et Slovaques sont également catholiques, cela a-t-il favorisé la vie commune ?

Tous ces exemples pour insister sur le fait que s'il

existe, à tout moment, parmi les éléments qui constituent l'identité de chacun, une certaine hiérarchie, celle-ci n'est pas immuable, elle change avec le temps et modifie en profondeur les comportements.

Les appartenances qui comptent dans la vie de chacun ne sont d'ailleurs pas toujours celles, réputées majeures, qui relèvent de la langue, de la peau, de la nationalité, de la classe ou de la religion. Prenons le cas d'un homosexuel italien à l'époque du fascisme. Pour lui, cet aspect spécifique de sa personnalité avait son importance, j'imagine, mais pas plus que son activité professionnelle, ses choix politiques, ou ses croyances religieuses. Soudain, la répression étatique s'abat sur lui, il se sent menacé d'humiliation, de déportation, de mort — en choisissant cet exemple, je fais évidemment appel à certaines réminiscences littéraires et cinématographiques. Cet homme, donc, qui avait été, quelques années auparavant, patriote, et peut-être nationaliste, ne pouvait désormais plus se réjouir en voyant défiler les troupes italiennes, sans doute même en vint-il à souhaiter leur défaite. A cause de la persécution, ses préférences sexuelles allaient prendre le pas sur ses autres appartenances, éclipsant même l'appartenance nationale qui atteignait pourtant, à l'époque, son paroxysme. C'est seulement après la guerre, dans une Italie plus tolérante, que notre homme se serait de nouveau senti pleinement italien.

Souvent, l'identité que l'on proclame se calque — en

négatif — sur celle de l'adversaire. Un Irlandais catholique se différencie des Anglais par la religion d'abord, mais il s'affirmera, face à la monarchie, républicain, et s'il ne connaît pas suffisamment le gaélique, du moins parlera-t-il l'anglais à sa manière; un dirigeant catholique qui s'exprimerait avec l'accent d'Oxford apparaîtrait presque comme un renégat.

Il y aurait, là encore, des dizaines d'exemples pour illustrer la complexité — parfois souriante, souvent tragique - des mécanismes de l'identité. J'en citerai plusieurs au fil des pages qui suivent, les uns succinctement, d'autres plus en détail ; surtout ceux qui concernent la région d'où je viens — le Proche-Orient, la Méditerranée, le monde arabe, et d'abord le Liban. Un pays où l'on est constamment amené à s'interroger sur ses appartenances, sur ses origines, sur ses rapports avec les autres, et sur la place qu'on peut occuper au soleil ou à l'ombre.

Il m'arrive de faire quelquefois ce que j'appellerais « mon examen d'identité », comme d'autres font leur examen de conscience. Mon but n'étant pas — on l'aura compris — de retrouver en moi-même une quelconque appartenance « essentielle » dans laquelle je puisse me reconnaître, c'est l'attitude inverse que j'adopte : je fouille ma mémoire pour débusquer le plus grand nombre d'éléments de mon identité, je les assemble, je les aligne, je n'en renie aucun.

Je viens d'une famille originaire du sud arabique, implantée dans la montagne libanaise depuis des siècles, et qui s'est répandue depuis, par migrations successives, dans divers coins du globe, de l'Egypte au Brésil, et de Cuba à l'Australie. Elle s'enorgueillit d'avoir toujours été à la fois arabe et chrétienne, probablement depuis le II^e^ ou le III^e^ siècle, c'est-à-dire bien avant l'émergence de l'islam et avant même que l'Occident ne se soit converti au christianisme.

Le fait d'être chrétien et d'avoir pour langue maternelle l'arabe, qui est la langue sacrée de l'islam, est l'un des paradoxes fondamentaux qui ont forgé mon identité. Parler cette langue tisse pour moi des liens avec tous ceux qui l'utilisent chaque jour dans leurs prières et qui, dans leur très grande majorité, la connaissent moins bien que moi ; lorsqu'on se trouve en Asie centrale, et qu'on rencontre un vieil érudit au seuil d'une *medersa* timuride, il suffit de s'adresser à lui en arabe pour qu'il se sente en terre amie, et pour qu'il parle avec le cœur comme il ne se hasarderait jamais à le faire en russe ou en anglais.

Cette langue, elle nous est commune, à lui, à moi, et à plus d'un milliard d'autres personnes. Par ailleurs, mon appartenance au christianisme — qu'elle soit profondément religieuse ou seulement sociologique, là n'est pas la question — crée elle aussi un lien significatif entre moi et les quelque deux milliards de chrétiens dans le monde. Bien des choses me séparent de chaque chrétien, comme de chaque Arabe et de chaque musulman, mais il y a aussi avec chacun d'eux une parenté indéniable, dans un cas religieuse et intellectuelle, dans l'autre linguistique et culturelle.

Cela dit, le fait d'être à la fois arabe et chrétien est une situation fort spécifique, très minoritaire, et pas toujours facile à assumer; elle marque profondément et durablement la personne ; s'agissant de moi, je ne nierai pas qu'elle a été déterminante dans la plupart

des décisions que j'ai dû prendre au cours de ma vie, y compris celle d'écrire ce livre.

Ainsi, en considérant séparément ces deux éléments de mon identité, je me sens proche, soit par la langue soit par la religion, d'une bonne moitié de l'humanité; en prenant ces deux mêmes critères simultanément, je me retrouve confronté à ma spécificité.

Je pourrais reprendre la même observation avec d'autres appartenances : le fait d'être français, je le partage avec une soixantaine de millions de personnes ; le fait d'être libanais, je le partage avec huit à dix millions de personnes, en comptant la diaspora; mais le fait d'être à la fois français et libanais, avec combien de personnes est-ce que je le partage? Quelques milliers, tout au plus.

Chacune de mes appartenances me relie à un grand nombre de personnes; cependant, plus les appartenances que je prends en compte sont nombreuses, plus mon identité s'avère spécifique.

Si je m'étendais un peu plus sur mes origines, je devrais préciser que je suis né au sein de la communauté dite grecque-catholique, ou melkite, qui reconnaît l'autorité du pape tout en demeurant fidèle à certains rites byzantins. Vue de loin, cette appartenance n'est qu'un détail, une curiosité; vue de près, c'est un aspect déterminant de mon identité : dans un pays comme le Liban, où les communautés les plus puissantes se sont longuement battues pour leur territoire

et pour leur part de pouvoir, les membres des communautés très minoritaires comme la mienne ont rarement pris les armes, et ils ont été les premiers à s'exiler. J'ai, quant à moi, toujours refusé de m'impliquer dans cette guerre que je jugeais absurde et suicidaire; mais ce jugement, ce regard distant, ce refus de prendre les armes ne sont pas sans rapport avec mon appartenance à une communauté marginalisée.

Melkite, donc. Cependant, si quelqu'un s'amusait à chercher, un jour, mon nom sur les registres d'état civil — qui, au Liban, on s'en doute, sont établis en fonction de l'appartenance religieuse —, ce n'est pas chez les melkites qu'il me trouverait mentionné, mais dans le registre des protestants. Pour quelle raison? Ce serait bien trop long à raconter. Je me contenterai de dire ici qu'il y avait, dans notre famille, deux traditions religieuses rivales, et que je fus, tout au long de mon enfance, témoin de ces tiraillements ; témoin, et parfois même enjeu : si je fus inscrit à l'école française, celle des pères jésuites, c'est parce que ma mère, résolument catholique, tenait à me soustraire à l'influence protestante qui prévalait alors dans ma famille paternelle où l'on dirigeait traditionnellement les enfants vers les écoles américaines ou anglaises; c'est à cause de ce conflit que je me retrouve francophone, c'est en conséquence de cela que je suis venu m'installer, pendant la guerre du Liban, à Paris plutôt qu'à New York, à Vancouver ou à Londres, et que je me suis mis à écrire en français.

Vais-je aligner d'autres détails encore de mon identité? Parlerai-je de ma grand-mère turque, de son époux maronite d'Egypte, et de cet autre grand-père, mort bien avant ma naissance, et dont on me dit qu'il fut poète, libre-penseur, peut-être franc-maçon, et en tout cas violemment anticlérical? Remonterai-je jusqu'à cet arrière-arrière-grand-oncle qui fut le premier à traduire Molière en arabe et à le faire jouer en 1848 sur les planches d'un théâtre ottoman ?

Non, cela suffit, je m'arrête là, pour demander : ces quelques éléments disparates qui ont façonné mon identité et esquissé, dans les grandes lignes, mon itinéraire, combien de mes semblables les partagent avec moi ? Bien peu. Peut-être même aucun. Et c'est bien sur cela que je voudrais insister : grâce à chacune de mes appartenances, prise séparément, j'ai une certaine parenté avec un grand nombre de mes semblables; grâce aux mêmes critères, pris tous ensemble, j'ai mon identité propre, qui ne se confond avec aucune autre.

En extrapolant à peine, je dirai : avec chaque être humain, j'ai quelques appartenances communes ; mais aucune personne au monde ne partage toutes mes appartenances, ni même une grande partie de celles-ci ; sur les dizaines de critères que je pourrais aligner, il suffirait d'une poignée pour que mon identité spécifique soit nettement établie, différente de celle d'un autre, fût-il mon propre fils ou mon père.

Avant de me lancer dans l'écriture des pages qui précèdent, j'avais longuement hésité. Devais-je m'étendre ainsi, dès le commencement du livre, sur mon propre cas ?

D'une part, je tenais à dire, en me servant de l'exemple qui m'est le plus familier, de quelle manière, avec quelques critères d'appartenance, on peut affirmer à la fois ses liens avec ses semblables et sa spécificité. D'autre part, je n'ignorais pas que, plus on va loin dans l'analyse d'un cas particulier, plus on court le risque de se voir rétorquer que c'est justement là un cas particulier.

Finalement, je me suis jeté à l'eau, persuadé que toute personne de bonne foi qui chercherait à faire son propre « examen d'identité » ne tarderait pas à découvrir qu'elle est, tout autant que moi, un cas particulier. L'humanité entière n'est faite que de cas particuliers, la vie est créatrice de différences, et s'il y a « reproduction », ce n'est jamais à l'identique. Chaque personne, sans exception aucune, est dotée d'une identité composite ; il lui suffirait de se poser quelques questions pour débusquer des fractures oubliées, des ramifications insoupçonnées, et pour se découvrir complexe, unique, irremplaçable.

C'est justement cela qui caractérise l'identité de chacun : complexe, unique, irremplaçable, ne se confondant avec aucune autre. Si j'insiste à ce point, c'est à cause de cette habitude de pensée tellement

répandue encore, et à mes yeux fort pernicieuse, d'après laquelle, pour affirmer son identité, on devrait simplement dire « je suis arabe », « je suis français », « je suis noir », « je suis serbe », « je suis musulman », « je suis juif »; celui qui aligne, comme je l'ai fait, ses multiples appartenances, est immédiatement accusé de vouloir « dissoudre » son identité dans une soupe informe où toutes les couleurs s'effaceraient. C'est pourtant l'inverse que je cherche à dire. Non pas que tous les humains sont pareils, mais que chacun est différent. Sans doute un Serbe est-il différent d'un Croate, mais chaque Serbe est également différent de tout autre Serbe, et chaque Croate est différent de tout autre Croate. Et si un chrétien libanais est différent d'un musulman libanais, je ne connais pas deux chrétiens libanais qui soient identiques, ni deux musulmans, pas plus qu'il n'existe dans le monde deux Français, deux Africains, deux Arabes ou deux Juifs identiques. Les personnes ne sont pas interchangeables, et il est fréquent de trouver, au sein de la même famille rwandaise ou irlandaise ou libanaise ou algérienne ou bosniaque, entre deux frères qui ont vécu dans le même environnement, des différences en apparence minimes mais qui les feront réagir, en matière de politique, de religion ou de vie quotidienne, aux antipodes l'un de l'autre; qui feront même de l'un d'eux un tueur, et de l'autre un homme de dialogue et de conciliation.

Tout ce que je viens de dire, peu de gens songeraient à le contester explicitement. Mais nous nous comportons tous comme s'il en était autrement. Par facilité, nous englobons les gens les plus différents sous le même vocable, par facilité aussi nous leur attribuons des crimes, des actes collectifs, des opinions collectives — « les Serbes ont massacré... », « les Anglais ont saccagé... », « les Juifs ont confisqué... », « les Noirs ont incendié... », « les Arabes refusent... » Sans état d'âme nous émettons des jugements sur telle ou telle population qui serait « travailleuse », « habile » ou « paresseuse », « susceptible », « sournoise », « fière » ou « obstinée », et cela se termine quelquefois dans le sang.

Je sais qu'il n'est pas réaliste d'attendre de tous nos contemporains qu'ils modifient du jour au lendemain leurs habitudes d'expression. Mais il me paraît important que chacun de nous prenne conscience du fait que ses propos ne sont pas innocents, et qu'ils contribuent à perpétuer des préjugés qui se sont avérés, tout au long de l'Histoire, pervers et meurtriers.

Car c'est notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances, et c'est notre regard aussi qui peut les libérer.

3

L'identité n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence. Bien des livres l'ont déjà dit, et abondamment expliqué, mais il n'est pas inutile de le souligner encore : les éléments de notre identité qui sont déjà en nous à la naissance ne sont pas très nombreux — quelques caractéristiques physiques, le sexe, la couleur... Et même là, d'ailleurs, tout n'est pas inné. Bien que ce ne soit évidemment pas l'environnement social qui détermine le sexe, c'est lui néanmoins qui détermine le sens de cette appartenance ; naître fille à Kaboul ou à Oslo n'a pas la même signification, on ne vit pas de la même manière sa féminité, ni aucun autre élément de son identité...

S'agissant de la couleur, on pourrait formuler une remarque similaire. Naître noir à New York, à Lagos, à Pretoria ou à Luanda n'a pas la même signification, on pourrait presque dire qu'il ne s'agit pas de la même

couleur, du point de vue identitaire. Pour un enfant qui voit le jour au Nigeria, l'élément le plus déterminant pour son identité n'est pas d'être noir plutôt que blanc, mais d'être yoruba, par exemple, plutôt que haoussa. En Afrique du Sud, être noir ou blanc demeure un élément significatif de l'identité; mais l'appartenance ethnique — zoulou, xhosa, etc. — est au moins aussi significative. Aux Etats-Unis, descendre d'un ancêtre yoruba plutôt que haoussa est parfaitement indifférent; c'est surtout chez les Blancs - italiens, anglais, irlandais ou autres - que l'origine ethnique est déterminante pour l'identité. Par ailleurs, une personne qui aurait parmi ses ancêtres à la fois des Blancs et des Noirs serait considérée comme « noire » aux Etats-Unis, alors qu'en Afrique du Sud ou en Angola elle serait considérée comme « métisse ».

Pourquoi la notion de métissage est-elle prise en considération dans certains pays et pas dans d'autres ? Pourquoi l'appartenance ethnique est-elle déterminante dans certaines sociétés, et pas dans d'autres? On pourrait avancer, pour chaque cas, diverses explications plus ou moins convaincantes. Mais ce n'est pas ce qui me préoccupe à ce stade. J'ai seulement mentionné ces exemples pour insister sur le fait que même la couleur et le sexe ne sont pas des éléments « absolus » d'identité... A plus forte raison, tous les autres éléments sont plus relatifs encore.

Pour prendre la mesure de ce qui est véritablement inné parmi les éléments de l'identité, il y a un jeu

mental éminemment révélateur : imaginer un nourrisson que l'on retirerait de son milieu à l'instant même de sa naissance pour le placer dans un environnement différent; comparer alors les diverses « identités » qu'il pourrait acquérir, les combats qu'il aurait à mener et ceux qui lui seraient épargnés... Est-il besoin de préciser qu'il n'aurait aucun souvenir de « sa » religion d'origine, ni de « sa » nation, ni de « sa » langue, et qu'il pourrait se retrouver en train de combattre avec acharnement ceux qui auraient dû être les siens ?

Tant il est vrai que ce qui détermine l'appartenance d'une personne à un groupe donné, c'est essentiellement l'influence d'autrui; l'influence des proches — parents, compatriotes, coreligionnaires — qui cherchent à se l'approprier, et l'influence de ceux d'en face, qui s'emploient à l'exclure. Chacun d'entre nous doit se frayer un chemin entre les voies où on le pousse, et celles qu'on lui interdit ou qu'on sème d'embûches sous ses pieds ; il n'est pas d'emblée lui-même, il ne se contente pas de « prendre conscience » de ce qu'il est, il devient ce qu'il est; il ne se contente pas de «prendre conscience» de son identité, il l'acquiert pas à pas.

L'apprentissage commence très tôt, dès la première enfance. Volontairement ou pas, les siens le modèlent, le façonnent, lui inculquent des croyances familiales, des rites, des attitudes, des conventions, la langue maternelle bien sûr, et puis des frayeurs, des

aspirations, des préjugés, des rancœurs, ainsi que divers sentiments d'appartenance comme de non-appartenance.

Et très tôt aussi, à la maison comme à l'école ou dans la rue voisine, surviennent les premières égratignures. Les autres lui font sentir, par leurs paroles, par leurs regards, qu'il est pauvre, ou boiteux, ou petit de taille, ou « haut-sur-pattes », ou basané, ou trop blond, ou circoncis, ou non circoncis, ou orphelin — ces innombrables différences, minimes ou majeures, qui tracent les contours de chaque personnalité, forgent les comportements, les opinions, les craintes, les ambitions, qui souvent s'avèrent éminemment formatrices mais qui parfois blessent pour toujours.

Ce sont ces blessures qui déterminent, à chaque étape de la vie, l'attitude des hommes à l'égard de leurs appartenances, et la hiérarchie entre celles-ci. Lorsqu'on a été brimé à cause de sa religion, lorsqu'on a été humilié ou raillé à cause de sa peau, ou de son accent, ou de ses habits rapiécés, on ne l'oubliera pas. J'ai constamment insisté jusqu'ici sur le fait que l'identité est faite de multiples appartenances ; mais il est indispensable d'insister tout autant sur le fait qu'elle est une, et que nous la vivons comme un tout. L'identité d'une personne n'est pas une juxtaposition d'appartenances autonomes, ce n'est pas un « patchwork », c'est un dessin sur une peau tendue ;

qu'une seule appartenance soit touchée, et c'est toute la personne qui vibre.

On a souvent tendance à se reconnaître, d'ailleurs, dans son appartenance la plus attaquée; parfois, quand on ne se sent pas la force de la défendre, on la dissimule, alors elle reste au fond de soi-même, tapie dans l'ombre, attendant sa revanche; mais qu'on l'assume ou qu'on la cache, qu'on la proclame discrètement ou bien avec fracas, c'est à elle qu'on s'identifie. L'appartenance qui est en cause — la couleur, la religion, la langue, la classe... — envahit alors l'identité entière. Ceux qui la partagent se sentent solidaires, ils se rassemblent, se mobilisent, s'encouragent mutuellement, s'en prennent à « ceux d'en face ». Pour eux, « affirmer leur identité » devient forcément un acte de courage, un acte libérateur...

Au sein de chaque communauté blessée apparaissent naturellement des meneurs. Enragés ou calculateurs, ils tiennent les propos jusqu'au-boutistes qui mettent du baume sur les blessures. Ils disent qu'il ne faut pas mendier auprès des autres le respect, qui est un dû, mais qu'il faut le leur imposer. Ils promettent victoire ou vengeance, enflamment les esprits, et se servent quelquefois des moyens extrêmes dont certains de leurs frères meurtris avaient pu rêver en secret. Désormais, le décor est planté, la guerre peut commencer. Quoi qu'il arrive, « les autres » l'auront mérité, « nous » avons un souvenir précis de « tout ce qu'ils nous ont fait endurer » depuis l'aube des temps.

Tous les crimes, toutes les exactions, toutes les humiliations, toutes les frayeurs, des noms, des dates, des chiffres.

Pour avoir vécu dans un pays en guerre, dans un quartier soumis à un bombardement en provenance du quartier voisin, pour avoir passé une nuit ou deux dans un sous-sol transformé en abri, avec ma jeune femme enceinte et mon fils en bas âge, les bruits des explosions au-dehors, et au-dedans mille rumeurs sur l'imminence d'une attaque ainsi que mille racontars sur des familles égorgées, je sais parfaitement que la peur pourrait faire basculer n'importe quelle personne dans le crime. Si, au lieu de rumeurs mensongères, il y avait eu dans mon quartier un véritable massacre, aurais-je gardé longtemps le même sang-froid? Si, au lieu de passer deux jours dans cet abri, j'avais dû y passer un mois, aurais-je refusé de tenir l'arme qu'on m'aurait mise dans les mains ?

Je préfère ne pas me poser ces questions avec trop d'insistance. J'ai eu la chance de n'avoir pas été durement éprouvé, j'ai eu la chance de sortir très tôt de la fournaise avec les miens indemnes, j'ai eu la chance de garder les mains propres et la conscience limpide. Mais je dis « chance », oui, parce que les choses auraient pu se passer tout autrement si, au début de la guerre du Liban, j'avais eu seize ans au lieu d'en avoir vingt-six, si j'avais perdu un être cher, si j'avais appartenu à un autre milieu social, à une autre communauté...

Après chaque nouveau massacre ethnique, nous nous demandons, à juste titre, comment des êtres humains en arrivent à commettre de telles atrocités. Certains déchaînements nous paraissent incompréhensibles, leur logique semble indéchiffrable. Alors nous parlons de folie meurtrière, de folie sanguinaire, ancestrale, héréditaire. En un sens, il y a bien folie. Lorsqu'un homme par ailleurs sain d'esprit se transforme du jour au lendemain en tueur, il y a bien folie. Mais lorsqu'ils sont des milliers, des millions de tueurs, lorsque le phénomène se reproduit dans un pays après l'autre, au sein de cultures différentes, chez les adeptes de toutes les religions comme chez ceux qui n'en professent aucune, dire « folie » ne suffit plus. Ce que nous appelons commodément « folie meurtrière », c'est cette propension de nos semblables à se muer en massacreurs lorsqu'ils sentent leur « tribu » menacée. Le sentiment de peur ou d'insécurité n'obéit pas toujours à des considérations rationnelles, il arrive qu'il soit exagéré et même paranoïaque; mais à partir du moment où une population a peur, c'est la réalité de la peur qui doit être prise en considération plus que la réalité de la menace.

Je ne pense pas que telle ou telle appartenance ethnique, religieuse, nationale ou autre prédispose au meurtre. Il suffit de passer en revue les événements de ces dernières années pour constater que toute communauté humaine, pour peu qu'elle se sente

humiliée ou menacée dans son existence, aura tendance à produire des tueurs, qui commettront les pires atrocités en étant convaincus d'être dans leur droit, de mériter le Ciel et l'admiration de leurs proches. En chacun de nous existe un Mr Hyde ; le tout est d'empêcher que les conditions d'émergence du monstre ne soient rassemblées.

Je ne me hasarderai pas à fournir une explication universelle à tous les massacres, et encore moins à proposer un remède miracle. Je ne crois pas plus aux solutions simplistes qu'aux identités simplistes. Le monde est une machine complexe qui ne se démonte pas avec un tournevis. Ce qui ne doit pas nous interdire d'observer, de chercher à comprendre, de spéculer, de discuter, et de suggérer parfois telle ou telle voie de réflexion.

Celle qui court en filigrane tout au long de ce livre pourrait se formuler comme suit : si les hommes de tous pays, de toutes conditions, de toutes croyances se transforment aussi facilement en massacreurs, si les fanatiques de tous poils parviennent aussi facilement à s'imposer comme les défenseurs de l'identité, c'est parce que la conception « tribale » de l'identité qui prévaut encore dans le monde entier favorise une telle dérive ; une conception héritée des conflits du passé, que beaucoup d'entre nous rejetteraient s'ils l'examinaient de plus près, mais à laquelle

nous continuons à adhérer par habitude, par manque d'imagination, ou par résignation, contribuant ainsi, sans le vouloir, aux drames par lesquels nous serons demain sincèrement bouleversés.

4

Dès le commencement de ce livre je parle d'identités « meurtrières » — cette appellation ne me paraît pas abusive dans la mesure où la conception que je dénonce, celle qui réduit l'identité à une seule appartenance, installe les hommes dans une attitude partiale, sectaire, intolérante, dominatrice, quelquefois suicidaire, et les transforme bien souvent en tueurs, ou en partisans des tueurs. Leur vision du monde en est biaisée et distordue. Ceux qui appartiennent à la même communauté sont « les nôtres », on se veut solidaire de leur destin mais on se permet aussi d'être tyrannique à leur égard; si on les juge « tièdes », on les dénonce, on les terrorise, on les punit comme « traîtres » et « renégats ». Quant aux autres, quant à ceux de l'autre bord, on ne cherche jamais à se mettre à leur place, on se garde bien de se demander si, sur telle ou telle question, ils pourraient ne pas être complètement dans leur tort, on évite de

se laisser adoucir par leurs plaintes, par leurs souffrances, par les injustices dont ils ont été victimes. Seul compte le point de vue des «nôtres», qui est souvent celui des plus militants de la communauté, des plus démagogues, des plus enragés.

A l'inverse, dès lors qu'on conçoit son identité comme étant faite d'appartenances multiples, certaines liées à une histoire ethnique et d'autres pas, certaines liées à une tradition religieuse et d'autres pas, dès lors que l'on voit en soi-même, en ses propres origines, en sa trajectoire, divers confluents, diverses contributions, divers métissages, diverses influences subtiles et contradictoires, un rapport différent se crée avec les autres, comme avec sa propre « tribu ». Il n'y a plus simplement « nous », et « eux » — deux armées en ordre de bataille qui se préparent au prochain affrontement, à la prochaine revanche. Il y a désormais, de « notre » côté, des personnes avec lesquelles je n'ai finalement que très peu de choses en commun, et il y a, de « leur » côté, des personnes dont je peux me sentir extrêmement proche.

Mais pour en revenir à l'attitude précédente, on imagine bien de quelle manière elle peut pousser les hommes aux pires extrémités : s'ils ont le sentiment que « les autres » constituent une menace pour leur ethnie, leur religion ou leur nation, tout ce qu'ils pourraient faire afin d'écarter cette menace leur paraît parfaitement légitime; même lorsqu'ils en arrivent à

commettre des massacres, ils sont persuadés qu'il s'agit là d'une mesure nécessaire pour préserver la vie de leurs proches. Et comme tous ceux qui gravitent autour d'eux partagent ce sentiment, les massacreurs ont souvent bonne conscience, et s'étonnent de s'entendre appeler criminels. Criminels, ils ne peuvent pas l'être, jurent-ils, puisqu'ils cherchent seulement à protéger leur vieille mère, leurs frères et sœurs, et leurs enfants.

Ce sentiment d'agir pour la survie des siens, d'être porté par leurs prières, et d'être, sinon dans l'immédiat, du moins sur le long terme, en état de légitime défense, est une caractéristique commune de tous ceux qui, au cours des dernières années, en divers coins du globe, du Rwanda à l'ancienne Yougoslavie, ont commis les crimes les plus abominables.

Il ne s'agit pas de quelques cas isolés, le monde est couvert de communautés blessées, qui subissent aujourd'hui encore des persécutions ou qui gardent le souvenir de souffrances anciennes; et qui rêvent d'obtenir vengeance. Nous ne pouvons demeurer insensibles à leur calvaire, nous ne pouvons que compatir avec leur désir de parler librement leur langue, de pratiquer sans crainte leur religion ou de préserver leurs traditions. Mais de la compassion, nous glissons parfois vers la complaisance. A ceux qui ont souffert de l'arrogance coloniale, du racisme, de la xénophobie, nous pardonnons les excès de leur propre arrogance nationaliste, de leur propre racisme

et de leur propre xénophobie, et nous nous désintéressons par là même du sort de leurs victimes, du moins tant que le sang n'a pas coulé à flots.

C'est qu'on ne sait jamais où s'arrête la légitime affirmation de l'identité, et où commence l'empiétement sur les droits des autres ! Ne disais-je pas tantôt que le mot « identité » était un « faux ami » ? Il commence par refléter une aspiration légitime, et soudain il devient un instrument de guerre. Le glissement d'un sens à l'autre est imperceptible, comme naturel, et nous nous y laissons tous prendre quelquefois. Nous dénonçons une injustice, nous défendons les droits d'une population qui souffre, et nous nous retrouvons le lendemain complices d'une tuerie.

Tous les massacres qui ont eu lieu au cours des dernières années, ainsi que la plupart des conflits sanglants, sont liés à des « dossiers » identitaires complexes et fort anciens ; quelquefois, les victimes sont désespérément les mêmes, depuis toujours ; quelquefois, les rapports s'inversent, les bourreaux d'hier deviennent victimes et les victimes se transforment en bourreaux. Il faut dire que ces mots eux-mêmes n'ont un sens que pour les observateurs extérieurs; pour ceux qui sont directement impliqués dans ces conflits identitaires, pour ceux qui ont souffert, pour ceux qui ont eu peur, il y a simplement « nous » et « eux », l'injure et la réparation, rien d'autre ! « Nous » sommes forcément, et par définition, victimes innocentes, et « eux » sont forcément coupables, cou-

pables depuis longtemps, et quoi qu'ils puissent endurer à présent.

Et lorsque notre regard, je veux dire celui des observateurs extérieurs, se mêle de ce jeu pervers, lorsque nous installons telle communauté dans le rôle de l'agneau, et telle autre dans le rôle du loup, ce que nous faisons, à notre insu, c'est d'accorder par avance l'impunité aux crimes des uns. On a même vu, dans des conflits récents, certaines factions commettre des atrocités contre leur propre population parce qu'elles savaient que l'opinion internationale accuserait spontanément leurs adversaires.

A cette forme de complaisance s'ajoute une autre, tout aussi malencontreuse. Celle des éternels sceptiques qui, à chaque nouveau massacre identitaire, s'empressent de décréter qu'il en a été de même depuis l'aube de l'Histoire et qu'il serait illusoire et naïf d'espérer que les choses changent. Les massacres ethniques sont quelquefois traités, consciemment ou pas, comme des crimes passionnels collectifs, certes regrettables mais compréhensibles et en tout cas inévitables, car « inhérents à la nature humaine »...

Cette attitude de laisser-tuer a déjà causé bien des dégâts, et le réalisme dont elle se réclame me semble usurpé. Que la conception « tribale » de l'identité soit, à l'heure actuelle, celle qui prévaut encore dans le monde entier, et pas seulement chez les fanatiques,

c'est, hélas, la pure vérité. Mais bien des conceptions ont prévalu depuis des siècles, qui ne sont plus acceptables aujourd'hui, tels la suprématie « naturelle » de l'homme par rapport à la femme, la hiérarchie entre les races ou même, plus près de nous, l'apartheid et les diverses ségrégations. Longtemps aussi la torture fut considérée comme « normale » dans la pratique de la justice, et l'esclavage apparut longtemps comme une réalité de la vie, que de grands esprits du passé se gardaient bien de remettre en cause.

Puis des idées nouvelles ont lentement réussi à s'imposer : l'idée que tout homme avait des droits qu'il fallait définir et respecter ; l'idée que les femmes devaient avoir les mêmes droits que les hommes; l'idée que la nature aussi méritait d'être préservée; l'idée qu'il existe, pour tous les humains, des intérêts communs, dans des domaines de plus en plus nombreux — l'environnement, la paix, les échanges internationaux, la lutte contre les grands fléaux ; l'idée qu'on pouvait ou même qu'on devait s'ingérer dans les affaires internes des pays lorsque les droits fondamentaux de l'être humain n'étaient pas respectés...

Cela pour dire que les idées qui ont prévalu tout au long de l'Histoire ne sont pas nécessairement celles qui devraient prévaloir dans les décennies à venir. Quand apparaissent des réalités nouvelles, nous avons besoin de reconsidérer nos attitudes, nos habitudes; parfois, quand ces réalités apparaissent trop

vite, nos mentalités demeurent à la traîne, et nous nous retrouvons en train de combattre les incendies en les aspergeant de produits inflammables.

A l'ère de la mondialisation, avec ce brassage accéléré, vertigineux, qui nous enveloppe tous, une nouvelle conception de l'identité s'impose - d'urgence ! Nous ne pouvons nous contenter d'imposer aux milliards d'humains désemparés le choix entre l'affirmation outrancière de leur identité et la perte de toute identité, entre l'intégrisme et la désintégration. Or, c'est bien cela qu'implique la conception qui prévaut encore dans ce domaine. Si nos contemporains ne sont pas encouragés à assumer leurs appartenances multiples, s'ils ne peuvent concilier leur besoin d'identité avec une ouverture franche et décomplexée aux cultures différentes, s'ils se sentent contraints de choisir entre la négation de soi-même et la négation de l'autre, nous serons en train de former des légions de fous sanguinaires, des légions d'égarés.

Mais je voudrais revenir quelques instants sur certains exemples que j'ai cités au tout début du livre : un homme de mère serbe et de père croate, s'il parvient à assumer sa double appartenance, ne prendra jamais part à aucun massacre ethnique, à aucune « purification » ; un homme de mère hutu et de père tutsi, s'il se sent capable d'assumer ces deux « confluents » qui l'ont fait venir au monde, ne sera jamais un mas-

sacreur ni un génocidaire ; et ce jeune franco-algérien que j'ai évoqué plus haut, ainsi que ce jeune germano-turc, ne se retrouveront jamais du côté des fanatiques s'ils parviennent à vivre sereinement leur identité composée.

Ici encore, on aurait tort de ne voir dans ces exemples que des cas extrêmes. Partout où se côtoient aujourd'hui des groupes humains qui diffèrent les uns des autres par la religion, par la couleur, par la langue, par l'ethnie, ou par la nationalité, partout où se développent des tensions, plus ou moins anciennes, plus ou moins violentes — entre immigrés et population locale comme entre blancs et noirs, catholiques et protestants, juifs et arabes, hindouistes et sikhs, lituaniens et russes, serbes et albanais, grecs et turcs, anglophones et québécois, flamands et wallons, chinois et malais... —, oui, partout, dans chaque société divisée, se trouvent un certain nombre d'hommes et de femmes qui portent en eux des appartenances contradictoires, qui vivent à la frontière entre deux communautés opposées, des êtres traversés, en quelque sorte, par les lignes de fracture ethniques ou religieuses ou autres.

Nous n'avons pas affaire à une poignée de marginaux, ils se comptent par milliers, par millions, et leur nombre ne cessera de croître. « Frontaliers » de naissance, ou par les hasards de leur trajectoire, ou encore par volonté délibérée, ils peuvent peser sur les événements et faire pencher la balance dans un sens

ou dans l'autre. Ceux parmi eux qui pourront assumer pleinement leur diversité serviront de « relais » entre les diverses communautés, les diverses cultures, et joueront en quelque sorte le rôle de « ciment » au sein des sociétés où ils vivent. En revanche, ceux qui ne pourront pas assumer leur propre diversité se retrouveront parfois parmi les plus virulents des tueurs identitaires, s'acharnant sur ceux qui représentent cette part d'eux-mêmes qu'ils voudraient faire oublier. Une « haine de soi » dont on a vu de nombreux exemples à travers l'Histoire...

5

Sans doute mes propos sont-ils ceux d'un migrant, et d'un minoritaire. Mais il me semble qu'ils reflètent une sensibilité de plus en plus partagée par nos contemporains. N'est-ce pas le propre de notre époque que d'avoir fait de tous les hommes, en quelque sorte, des migrants et des minoritaires ? Nous sommes tous contraints de vivre dans un univers qui ne ressemble guère à notre terroir d'origine; nous devons tous apprendre d'autres langues, d'autres langages, d'autres codes ; et nous avons tous l'impression que notre identité, telle que nous l'imaginions depuis l'enfance, est menacée.

Beaucoup ont quitté leur terre natale, et beaucoup d'autres, sans l'avoir quittée, ne la reconnaissent plus. Sans doute est-ce dû, en partie, à une caractéristique permanente de l'âme humaine, naturellement portée sur la nostalgie; mais c'est également dû au fait que l'évolution accélérée nous a fait traverser en trente

ans ce qu'autrefois on ne traversait qu'en de nombreuses générations.

Aussi, le statut du migrant n'est-il plus seulement celui d'une catégorie de personnes arrachées à leur milieu nourricier, il a acquis valeur exemplaire. C'est lui la victime première de la conception « tribale » de l'identité. S'il y a une seule appartenance qui compte, s'il faut absolument choisir, alors le migrant se trouve scindé, écartelé, condamné à trahir soit sa patrie d'origine soit sa patrie d'accueil, trahison qu'il vivra inévitablement avec amertume, avec rage.

Avant de devenir un immigré, on est un émigré; avant d'arriver dans un pays, on a dû en quitter un autre, et les sentiments d'une personne envers la terre qu'elle a quittée ne sont jamais simples. Si l'on est parti, c'est qu'il y a des choses que l'on a rejetées — la répression, l'insécurité, la pauvreté, l'absence d'horizon. Mais il est fréquent que ce rejet s'accompagne d'un sentiment de culpabilité. Il y a des proches que l'on s'en veut d'avoir abandonnés, une maison où l'on a grandi, tant et tant de souvenirs agréables. Il y a aussi des attaches qui persistent, celles de la langue ou de la religion, et aussi la musique, les compagnons d'exil, les fêtes, la cuisine.

Parallèlement, les sentiments qu'on éprouve envers le pays d'accueil ne sont pas moins ambigus. Si l'on y est venu, c'est parce qu'on y espère une vie meilleure pour soi-même et pour les siens ; mais cette attente se double d'une appréhension face à l'inconnu —

d'autant qu'on se trouve dans un rapport de forces défavorable ; on redoute d'être rejeté, humilié, on est à l'affût de toute attitude dénotant le mépris, l'ironie, ou la pitié.

Le premier réflexe n'est pas d'afficher sa différence, mais de passer inaperçu. Le rêve secret de la plupart des migrants, c'est qu'on les prenne pour des enfants du pays. Leur tentation initiale, c'est d'imiter leurs hôtes, et quelquefois ils y parviennent. Le plus souvent, ils n'y parviennent pas. Ils n'ont pas le bon accent, ni la bonne nuance de couleur, ni le nom ni le prénom ni les papiers qu'il faudrait, leur stratagème est très vite éventé. Beaucoup savent que ce n'est même pas la peine d'essayer et se montrent alors, par fierté, par bravade, plus différents qu'ils ne le sont. Certains, même — faut-il le rappeler ? — vont bien plus loin encore, leur frustration débouche sur une contestation brutale.

Si je m'attarde ainsi sur les états d'âme du migrant, ce n'est pas seulement parce qu'à titre personnel ce dilemme m'est familier. C'est aussi parce qu'en ce domaine, plus que dans d'autres, les tensions identitaires peuvent conduire aux dérapages les plus meurtriers.

Dans les nombreux pays où se côtoient aujourd'hui une population autochtone, porteuse de la culture locale, et une autre population, plus récem-

ment arrivée, qui porte des traditions différentes, des tensions se manifestent, qui pèsent sur les comportements de chacun, sur l'atmosphère sociale, sur le débat politique. Il est d'autant plus indispensable de poser sur ces questions si passionnelles un regard de sagesse et de sérénité.

La sagesse est un chemin de crête, la voie étroite entre deux précipices, entre deux conceptions extrêmes. En matière d'immigration, la première de ces conceptions extrêmes est celle qui considère le pays d'accueil comme une page blanche où chacun pourrait écrire ce qu'il lui plaît, ou, pire, comme un terrain vague où chacun pourrait s'installer avec armes et bagages, sans rien changer à ses gestes ni à ses habitudes. L'autre conception extrême est celle qui considère le pays d'accueil comme une page déjà écrite et imprimée, comme une terre dont les lois, les valeurs, les croyances, les caractéristiques culturelles et humaines auraient déjà été fixées une fois pour toutes, les immigrants n'ayant plus qu'à s'y conformer.

Les deux conceptions me paraissent également irréalistes, stériles et nuisibles. Les aurais-je représentées de manière caricaturale ? Je ne le crois pas, hélas. D'ailleurs, à supposer même que je l'aie fait, il n'est pas inutile de brosser des caricatures, elles permettent a chacun de mesurer l'absurdité de sa position si elle était poussée jusqu'à sa conséquence ultime; quelques-uns continueront à s'entêter, tandis que les

hommes de bon sens avanceront d'un pas vers l'évident terrain d'entente, à savoir que le pays d'accueil n'est ni une page blanche, ni une page achevée, c'est une page en train de s'écrire.

Son histoire doit être respectée — et lorsque je dis histoire, je le dis en passionné d'Histoire, pour moi cette notion n'est pas synonyme de vaine nostalgie ni de passéisme, elle recouvre, bien au contraire, tout ce qui s'est bâti au cours des siècles, la mémoire, les symboles, les institutions, la langue, les œuvres d'art, choses auxquelles on peut légitimement s'attacher. Dans le même temps, chacun admettra que l'avenir d'un pays ne peut être un simple prolongement de son histoire — ce serait même désolant pour un peuple, quel qu'il soit, que de vénérer son histoire plus que son avenir ; avenir qui se construira dans un certain esprit de continuité, mais avec de profondes transformations, et avec des apports extérieurs significatifs, comme ce fut le cas aux grandes heures du passé.

N'aurais-je fait qu'énumérer des évidences consensuelles? Peut-être. Mais puisque les tensions persistent et s'aggravent, c'est que ces vérités ne sont ni suffisamment évidentes, ni intimement reconnues. Ce que je cherche à dégager de ces brumes, ce n'est pas un consensus, c'est un code de conduite, ou tout au moins un garde-fou pour les uns et les autres.

Pour les uns et les autres, j'insiste. Il y a constamment, dans l'approche qui est la mienne, une exigence

de réciprocité — qui est à la fois souci d'équité et souci d'efficacité. C'est dans cet esprit que j'aurais envie de dire, « aux uns » d'abord : « Plus vous vous imprégnerez de la culture du pays d'accueil, plus vous pourrez l'imprégner de la vôtre » ; puis « aux autres » : « Plus un immigré sentira sa culture d'origine respectée, plus il s'ouvrira à la culture du pays d'accueil. »

Deux «équations» que je formule d'un même souffle, parce qu'elles « se tiennent », inséparablement, comme les pieds d'un escabeau. Ou, plus prosaïquement encore, comme les clauses successives d'un contrat. Car c'est bien de cela qu'il s'agit, à vrai dire, d'un contrat moral dont les éléments gagneraient à être précisés dans chaque cas de figure : qu'est-ce qui, dans la culture du pays d'accueil, fait partie du bagage minimal auquel toute personne est censée adhérer, et qu'est-ce qui peut être légitimement contesté, ou refusé ? La même interrogation étant valable concernant la culture d'origine des immigrés : quelles composantes de cette culture méritent d'être transmises au pays d'adoption comme une dot précieuse, et lesquelles - quelles habitudes? quelles pratiques ? — devraient être laissées « au vestiaire » ?

Il faut que ces questions soient posées, et que chacun fasse l'effort d'y réfléchir cas par cas, même si les différentes réponses qu'on pourrait apporter ne seront jamais entièrement satisfaisantes. Moi qui vis en France, je ne me hasarderai pas à énumérer tout ce qui, dans l'héritage de ce pays, devrait obtenir

l'adhésion de ceux qui voudraient y résider; chaque élément que je pourrais citer, qu'il s'agisse d'un principe républicain, d'un aspect du mode de vie, d'un personnage marquant ou d'un lieu emblématique, oui, chaque élément, sans exception, pourrait être légitimement contesté; mais on aurait tort d'en conclure qu'on peut tout rejeter à la fois. Qu'une réalité soit imprécise, insaisissable et fluctuante ne veut pas dire qu'elle n'existe pas.

Le maître mot, ici encore, est réciprocité : si j'adhère à mon pays d'adoption, si je le considère mien, si j'estime qu'il fait désormais partie de moi et que je fais partie de lui, et si j'agis en conséquence, alors je suis en droit de critiquer chacun de ses aspects; parallèlement, si ce pays me respecte, s'il reconnaît mon apport, s'il me considère, avec mes particularités, comme faisant désormais partie de lui, alors il est en droit de refuser certains aspects de ma culture qui pourraient être incompatibles avec son mode de vie ou avec l'esprit de ses institutions.

Le droit de critiquer l'autre se gagne, se mérite. Si l'on manifeste à quelqu'un de l'hostilité ou du mépris, la moindre observation que l'on formulera, qu'elle soit justifiée ou pas, apparaîtra comme une agression, qui le poussera à se raidir, à se refermer sur lui-même, et pourra difficilement le conduire à s'amender; à l'inverse, si l'on témoigne à quelqu'un amitié, sympathie et considération, non seulement dans les apparences mais par une attitude sincère et ressentie

comme telle, alors on peut se permettre de critiquer chez lui ce qu'on estime critiquable, avec quelque chance d'être écouté.

Aurais-je à l'esprit, en disant cela, des controverses comme celle qui s'est engagée, dans divers pays, autour du « voile islamique »? Ce n'est pas l'essentiel de mon propos. Je suis néanmoins persuadé que de tels problèmes seraient plus faciles à résoudre si les rapports avec les immigrés étaient envisagés dans un esprit différent. Lorsqu'on sent sa langue méprisée, sa religion bafouée, sa culture dévalorisée, on réagit en affichant avec ostentation les signes de sa différence ; lorsqu'on se sent, au contraire, respecté, lorsqu'on sent qu'on a sa place dans le pays où l'on a choisi de vivre, alors on réagit autrement.

Pour aller résolument vers l'autre, il faut avoir les bras ouverts et la tête haute, et l'on ne peut avoir les bras ouverts que si l'on a la tête haute. Si, à chaque pas que l'on fait, on a le sentiment de trahir les siens, et de se renier, la démarche en direction de l'autre est viciée; si celui dont j'étudie la langue ne respecte pas la mienne, parler sa langue cesse d'être un geste d'ouverture, il devient un acte d'allégeance et de soumission.

Mais pour en revenir un instant au port dudit « voile », je ne doute pas qu'il s'agit là d'un comportement passéiste et rétrograde. Je pourrais longuement

dire pourquoi je vois les choses ainsi, à la lumière de mes convictions, et en rappelant divers épisodes de l'histoire du monde arabo-musulman et du long combat de ses femmes pour l'émancipation. Ce serait inutile, la vraie question n'est pas là. La vraie question n'est pas de savoir si nous avons affaire à un conflit entre archaïsme et modernité, mais de savoir pourquoi, dans l'histoire des peuples, la modernité est parfois rejetée, pourquoi elle n'est pas toujours perçue comme un progrès, comme une évolution bienvenue.

Dans une réflexion sur l'identité, cette interrogation est essentielle, aujourd'hui plus que jamais. Et l'exemple du monde arabe est, à cet égard, des plus révélateurs.

"MOI, RACISTE !?"

Commission européenne

Cette bande dessinée est publiée dans les langues officielles suivantes de l'Union européenne: espagnol, danois, allemand, grec, anglais, français, italien, néerlandais, portugais, finnois et suédois.

Commission européenne
Direction générale «Information, communication, culture, audiovisuel»
Unité «Publications», rue de la Loi 200, B-1040 Bruxelles

Pour plus d'information sur la politique sociale de l'UE: http://europa.eu.int/pol/socio/fr/socio.htm
Un point d'entrée spécifique pour l'éducation : http://europa.eu.int/comm/campus

Pour obtenir des informations supplémentaires concernant l'Union européenne, veuillez vous reporter à la fin de la brochure.

Manuscrit achevé en juin 1998

Éditeur: Office des publications officielles des Communautés européennes, Luxembourg, 1998

Concept et réalisation: Concerto Brussels, e-mail: rudi@concerto.be
Dessins: Sergio Salma
Couleurs: Mauricet

De nombreuses autres informations sur l'Union européenne sont disponibles sur Internet via le serveur Europa (http://europa.eu.int).

Une fiche bibliographique figure à la fin de l'ouvrage.

ISBN 92-828-4020-4

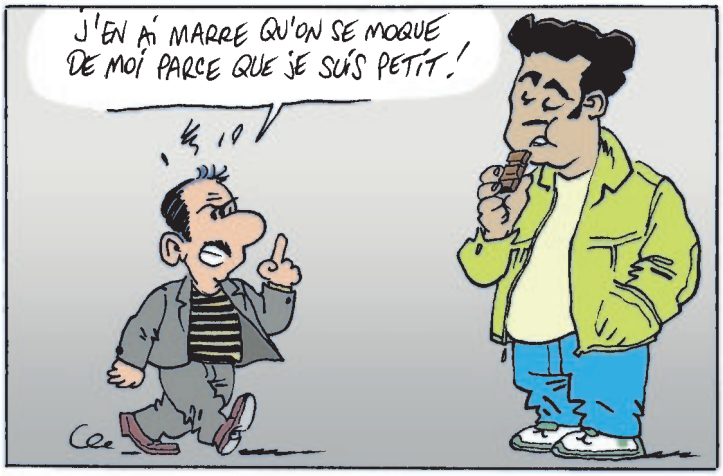
© Communautés européennes, 1998

Printed in Germany

IMPRIMÉ SUR PAPIER BLANCHI SANS CHLORE

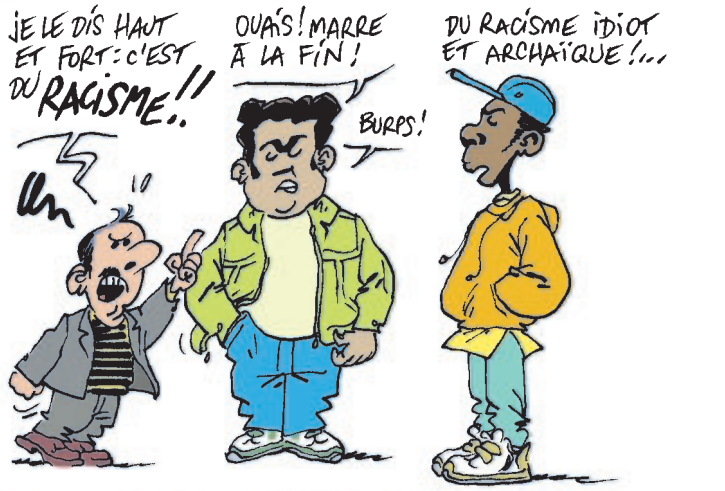
"MOI, RACISTE !?"

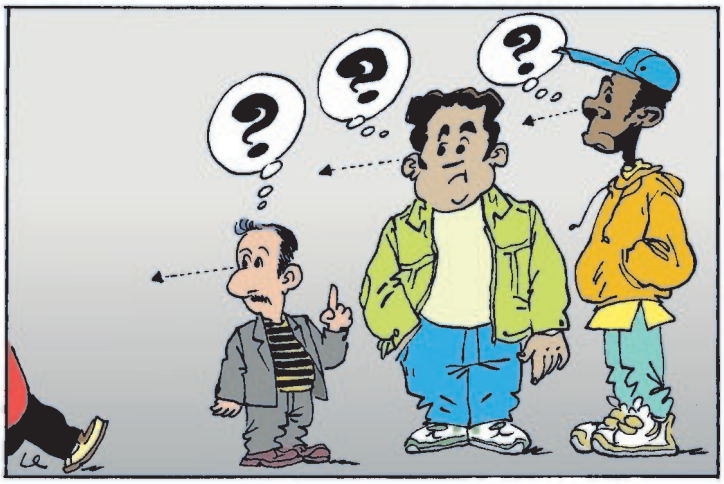
L'Union européenne entend combattre les discriminations fondées sur le sexe, la race, l'origine ethnique, la religion et la croyance, un handicap, l'âge ou l'orientation sexuelle. Cette brochure réunit, à l'intention des enseignants et des jeunes, un ensemble de gags et de documents utiles pour stimuler la réflexion et la discussion sur le racisme.

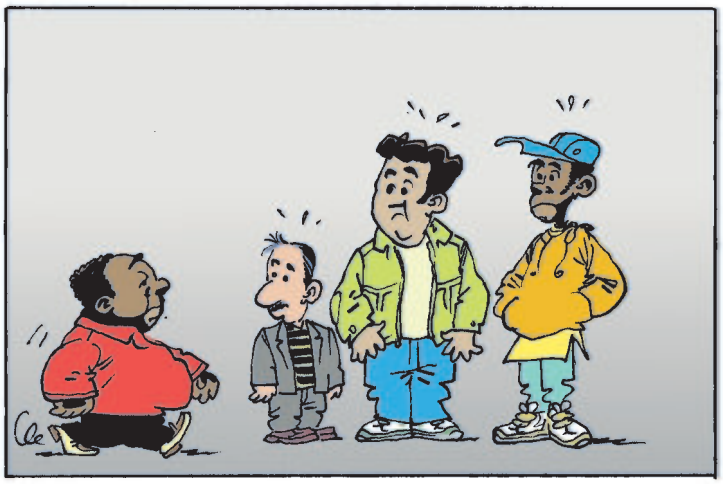

J'EN AI MARRE QU'ON SE MOQUE DE MOI PARCE QUE JE SUIS PETIT !

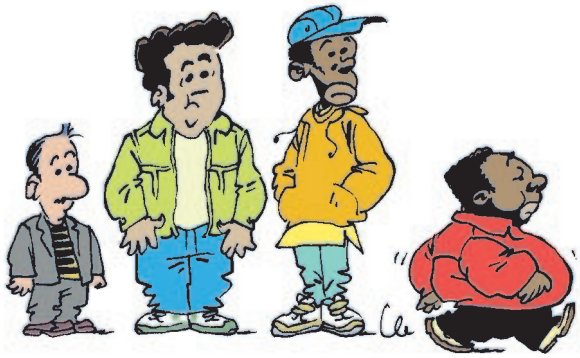
OUAIS ! ET MOI, J'EN AI ASSEZ QU'ON RIGOLE PARCE QUE JE SUIS GROS !
MIAM !

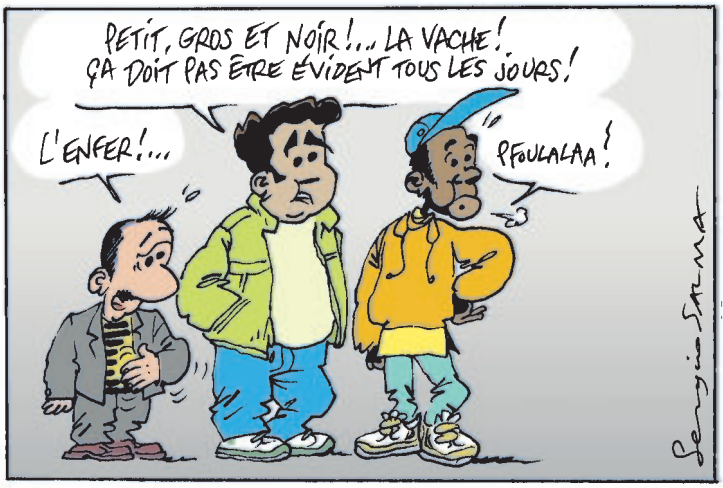
BEN ET MOI ALORS !!... ÇA SUFFIT AVEC CETTE DISCRIMINATION STUPIDE PARCE QUE JE SUIS NOIR !


JE LE DIS HAUT ET FORT : C'EST DU RACISME !!
OUAIS ! MARRE À LA FIN !
BURPS !
DU RACISME IDIOT ET ARCHAÏQUE !...

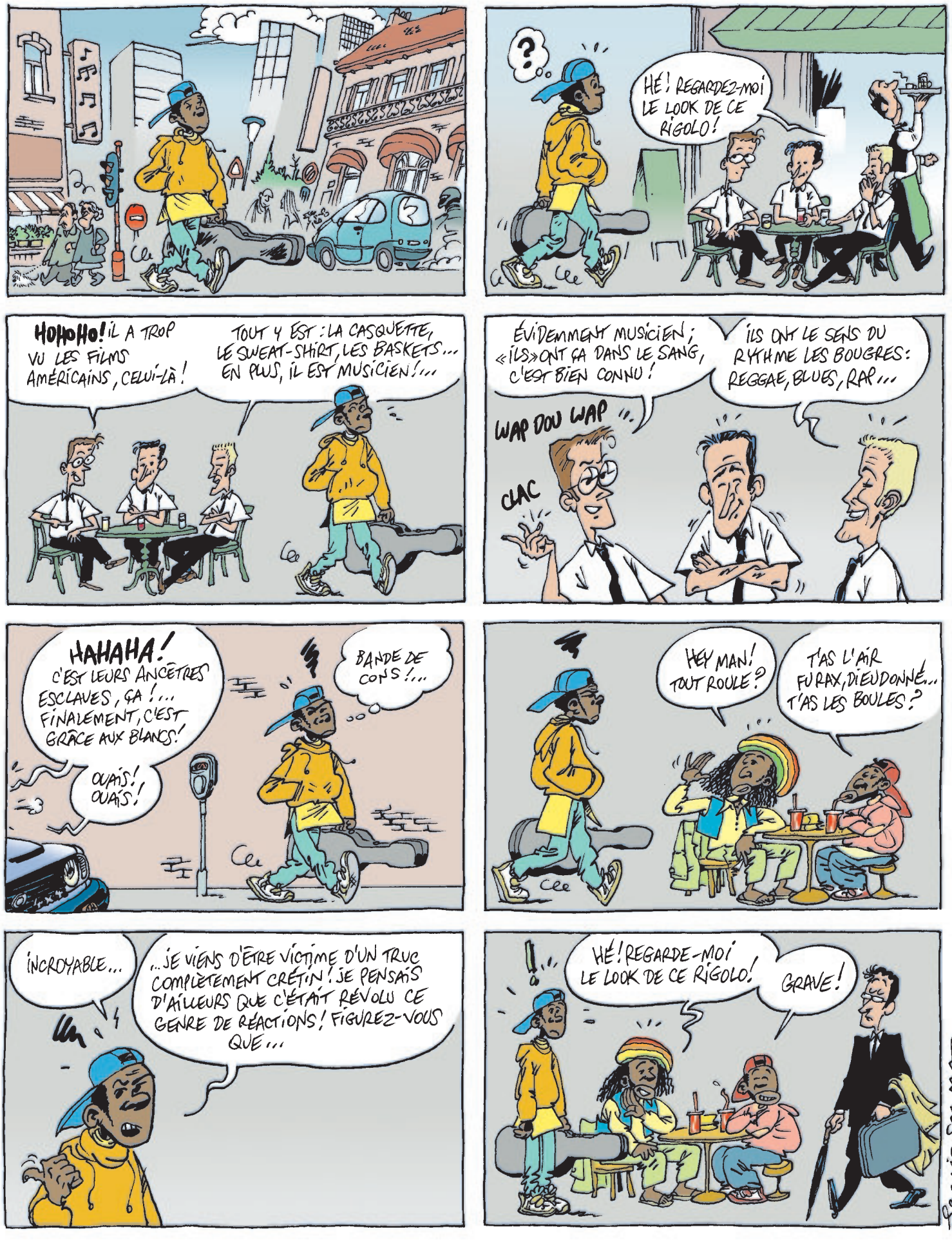

?
?
?






PETIT, GROS ET NOIR !... LA VACHE ! ÇA DOIT PAS ÊTRE ÉVIDENT TOUS LES JOURS !
L'ENFER !...
PFOULALAA !
Sergio SALMA

QUEL LOOK!

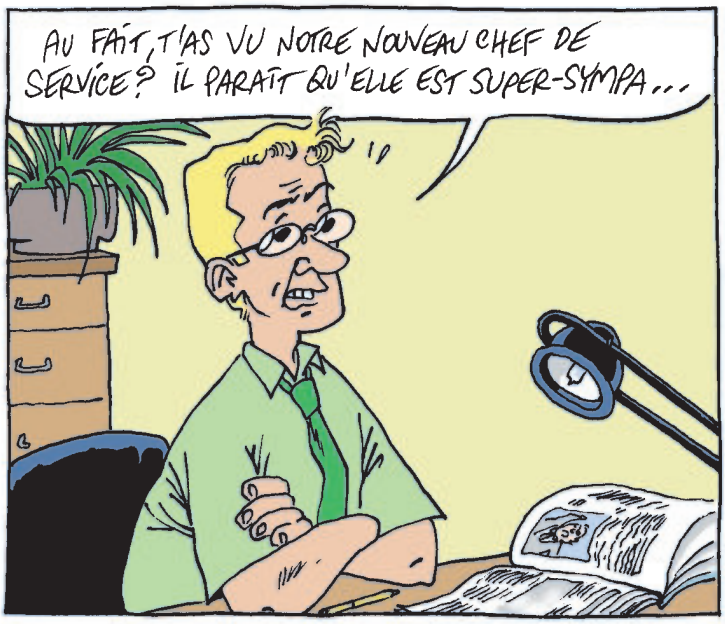

?
HÉ! REGARDEZ-MOI LE LOOK DE CE RIGOLO!
HOHOHO! IL A TROP VU LES FILMS AMÉRICAINS, CELUI-LÀ!
TOUT Y EST : LA CASQUETTE, LE SWEAT-SHIRT, LES BASKETS... EN PLUS, IL EST MUSICIEN!...
ÉVIDEMMENT MUSICIEN ; «ILS» ONT ÇA DANS LE SANG, C'EST BIEN CONNU!
ILS ONT LE SENS DU RYTHME LES BOUGRES : REGGAE, BLUES, RAP...
WAP DOU WAP
CLAC
HAHAHA! C'EST LEURS ANCÊTRES ESCLAVES, ÇA!... FINALEMENT, C'EST GRÂCE AUX BLANCS!
OUAIS! OUAIS!
BANDE DE CONS!...
HEY MAN! TOUT ROULE?
T'AS L'AIR FURAX, DIEUDONNÉ... T'AS LES BOULES?
INCROYABLE...
...JE VIENS D'ÊTRE VICTIME D'UN TRUC COMPLÈTEMENT CRÉTIN! JE PENSAIS D'AILLEURS QUE C'ÉTAIT RÉVOLU CE GENRE DE RÉACTIONS! FIGUREZ-VOUS QUE...
HÉ! REGARDE-MOI LE LOOK DE CE RIGOLO!
GRAVE!

T'AS LU LE PROGRAMME POLITIQUE DE CE TYPE? SI LES FEMMES RESTAIENT AU FOYER, IL Y AURAIT MOINS DE CHÔMAGE! METTONS LES ÉTRANGERS DEHORS, ÇA CRÉERA DES EMPLOIS!

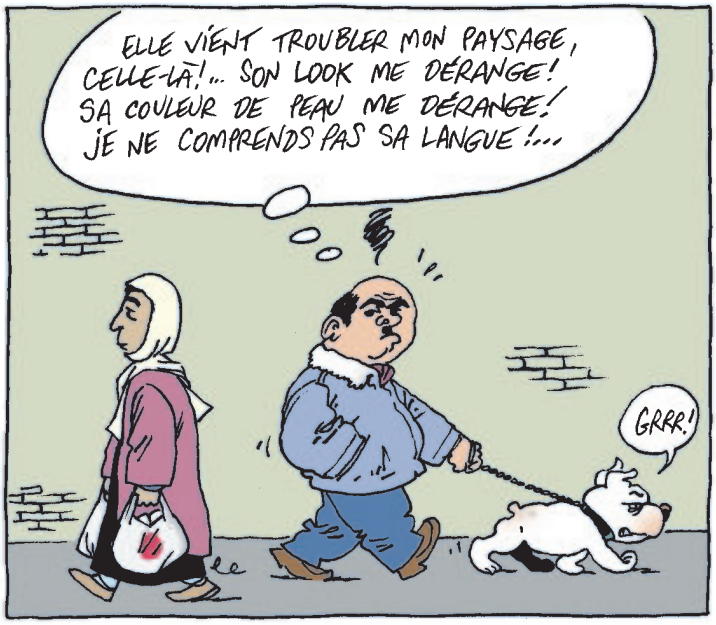
COMMENT PEUT-ON PROFÉRER DE TELLES ÂNERIES? ET LE PLUS INCROYABLE, C'EST QUE CERTAINS MARCHENT ET VOTENT POUR CE PARTI!!

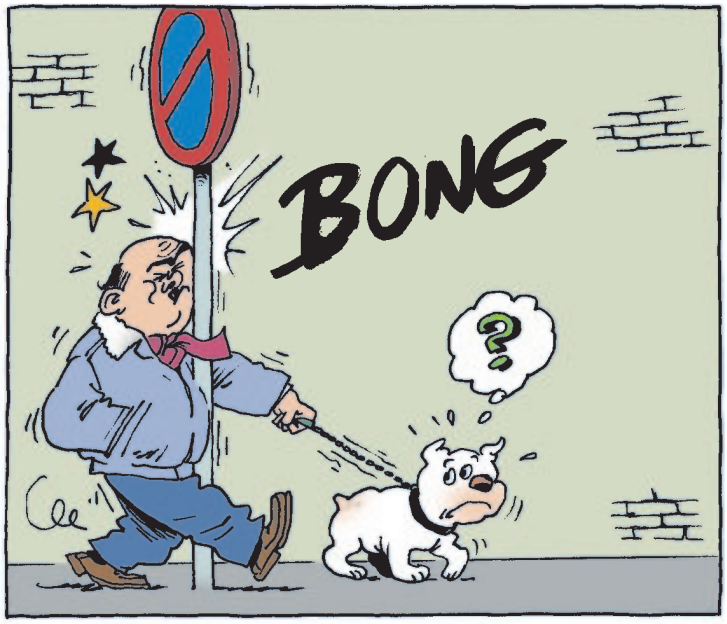
IL FAUDRAIT TORDRE LE COU UNE BONNE FOIS POUR TOUTES À CES VIEUX CLICHÉS!... ON DOIT RÉVEILLER LES CONSCIENCES, CHANGER LES MENTALITÉS!
C'EST PAS GAGNÉ!

ON NE TIRERA DONC JAMAIS LES LEÇONS DE L'HISTOIRE!?... TOUTES CES LUTTES, TOUS CES COMBATS POUR EN ARRIVER À CES PONCIFS IDIOTS! SI C'EST PAS MALHEUREUX!...

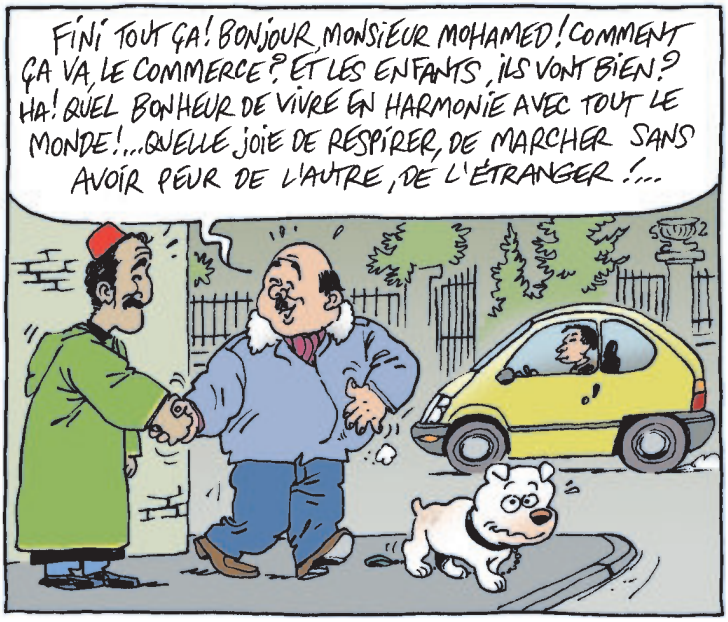

AU FAIT, T'AS VU NOTRE NOUVEAU CHEF DE SERVICE? IL PARAIT QU'ELLE EST SUPER-SYMPA...

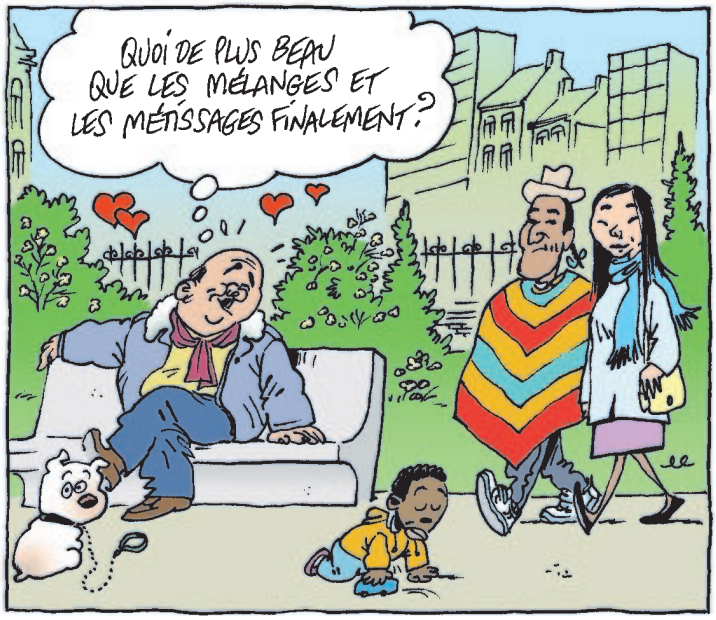
C'EST UNE FEMME?!?


ELLE VIENT TROUBLER MON PAYSAGE, CELLE-LÀ!... SON LOOK ME DÉRANGE! SA COULEUR DE PEAU ME DÉRANGE! JE NE COMPRENDS PAS SA LANGUE!...
GRRR!


BONG
?

MAIS !?... MAIS QU'EST-CE QUI SE PASSE? J'AI L'IMPRESSION D'Y VOIR CLAIR TOUT À COUP!... POURQUOI SUIS-JE RACISTE À CE POINT ? C'EST... C'EST PARCE QUE J'AI PEUR!!... JE SUIS STUPIDE!


FINI TOUT ÇA! BONJOUR MONSIEUR MOHAMED! COMMENT ÇA VA, LE COMMERCE? ET LES ENFANTS, ILS VONT BIEN? HA! QUEL BONHEUR DE VIVRE EN HARMONIE AVEC TOUT LE MONDE!...QUELLE JOIE DE RESPIRER, DE MARCHER SANS AVOIR PEUR DE L'AUTRE, DE L'ÉTRANGER!...


QUOI DE PLUS BEAU QUE LES MÉLANGES ET LES MÉTISSAGES FINALEMENT?

EH BIEN, DIEUDONNÉ!...? QU'EST-CE QU'IL T'ARRIVE? T'ES TOMBÉ DU LIT?
HEU...OUAIS M'MAN!...ET COMME DISAIT CE CHER MARTIN LUTHER KING: "...J'AI FAIT UN RÊVE!..."
SPIKE LEE DO THE RIGHT THING
PORTISHEAD
LIVE